



michael MORPURGO



Seul
sur la mer
immense



FOLIO ★
JUNIOR

FOLIO 
JUNIOR

À *Lula Léa et Clare,*
qui ont été avec moi pour écrire ce livre

Titre original : *Alone on a Wide Wide Sea*
Édition originale publiée en Grande-Bretagne
par HarperCollins Children's Books en 2006
© Michael Morpurgo, 2006, pour le texte
© Éditions Gallimard Jeunesse, 2008, pour la traduction française
© Éditions José Corti, 1999, pour la traduction de Henri Parisot
des extraits du *Dit du Vieux Marin*, de S. T. Coleridge
© Tim Stevens, 2006, pour le plan du *Kitty IV* pages 204-205
© Éditions Gallimard Jeunesse, 2012, pour la présente édition

Michael Morpurgo

Seul
sur la mer
immense

Traduit de l'anglais
par Diane Ménard

GALLIMARD JEUNESSE

*Étale, la brise soufflait, la blanche écume
Volait, à présent le sillage librement
Se déroulait ; nous étions les premiers qui eussent
Forcé l'accès de cette mer silencieuse.*

*Le Dit du Vieux Marin,
Samuel Taylor Coleridge*

Première partie

L'histoire
d'Arthur Hobhouse

Arthur Hobhouse est arrivé

Je devrais commencer par le commencement. Je le sais. Mais l'ennui, c'est que je ne connais pas le commencement. J'aurais aimé le connaître. Je connais mon nom, Arthur Hobhouse. Arthur Hobhouse a eu un commencement, c'est certain. J'ai eu un père, une mère aussi, mais seul Dieu sait où ils étaient, et il n'en est peut-être pas sûr non plus. Dieu ne peut pas regarder partout en même temps, n'est-ce pas ? C'est pourquoi d'où vient le nom d'Arthur Hobhouse, et qui me l'a donné, je n'en ai aucune idée. J'ignore même si c'est mon vrai nom. Je ne connais pas non plus la date ni le lieu de ma naissance, mais simplement qu'elle a probablement eu lieu du côté de Bermondsey, à Londres, vers 1940.

Mes plus anciens souvenirs sont confus, et flous. Ainsi, j'ai toujours su que j'avais une sœur, une sœur aînée. Toute ma vie, elle est restée quelque part dans les recoins les plus reculés de ma mémoire ou de mon imagination – parfois je ne sais pas vraiment s'il s'agit de l'une ou de l'autre – et elle s'appelait Kitty. Quand

on m'a envoyé au loin, elle n'était pas avec moi. J'aurais bien voulu savoir pourquoi. J'essaie de me l'imaginer et, parfois, j'y arrive. Je vois un visage pâle et délicat, avec des yeux sombres et profonds, des yeux emplis de larmes. Elle me donne une petite clé, mais je ne me rappelle pas à quoi elle sert. La clé pend au bout d'une ficelle. Ma sœur me l'accroche autour du cou, et me dit que je dois toujours la porter. Parfois aussi, j'entends son rire, un petit rire contagieux qui monte et éclate en un joyeux gloussement. Ma sœur glousse comme un kookaburra. Il lui arrive de passer dans mes rêves, de chanter la vieille chanson *London Bridge is Falling Down*¹. J'essaie alors de lui parler, mais on dirait qu'elle ne peut pas m'entendre. Pour une raison ou pour une autre, nous ne parvenons jamais à nous rejoindre.

Mes souvenirs les plus lointains ressemblent beaucoup à des rêves. Je sais qu'aucun d'entre eux n'est réellement un souvenir, en tout cas aucun dont je puisse dire qu'il est à moi. J'ai l'impression de venir de temps à moitié oubliés, à moitié inscrits dans ma mémoire, et je suis sûr que j'ai souvent rempli ces époques à moitié oubliées de souvenirs inventés. Peut-être est-ce mon esprit qui tente de donner un peu de sens à l'inconnu. Je ne peux donc pas savoir avec certitude où finissent les souvenirs inventés ni où commencent les vrais. J'imagine que ces réminiscences de l'enfance la plus lointaine sont aussi nébuleuses pour tout le monde, mais les miennes sont sans doute encore plus floues,

1. *Le Pont de Londres s'effondre.*

parce que je n'ai pas d'histoires de famille pour les étayer, pas de faits tangibles auxquels me raccrocher, pas de preuve réelle, pas de documents officiels, même pas une photographie. C'est presque comme si je n'étais jamais né, comme si j'étais simplement arrivé. Arthur Hobhouse est arrivé comme ça sur la Terre. J'ai eu une existence pendant soixante-cinq ans environ, et le moment est maintenant venu pour moi de coucher ma vie sur le papier. Ce sera alors l'acte de naissance que je n'ai jamais eu. Ce sera la preuve pour moi et pour ceux qui liront mon récit qu'au moins j'étais là, que j'ai existé.

J'ai eu une histoire aussi bien qu'une existence, et je veux que mon histoire soit connue, pour que Kitty la connaisse – si elle est toujours en vie. Je veux qu'elle sache quelle sorte de frère elle a eu. Je veux que Zita l'apprenne aussi, bien qu'à mon avis, elle me connaisse déjà assez bien, et avec tous mes défauts. Surtout, je veux qu'Allie soit au courant, que ses enfants le soient aussi, lorsqu'ils viendront, et les enfants de ses enfants également. Je veux qu'ils sachent qui j'étais, que j'ai existé, et que j'ai eu une histoire aussi. Comme ça, je vivrai en eux. Je ferai partie de leur histoire, et je ne serai pas complètement oublié lorsque je disparaîtrai. C'est important pour moi. Je pense que la seule espèce d'immortalité à laquelle nous puissions prétendre, c'est de rester vivant aussi longtemps que notre histoire continue d'être racontée. Je vais donc m'asseoir ici, près de la fenêtre, aussi longtemps qu'il le faudra pour la raconter exactement telle que je me la rappelle.

On dit qu'on ne peut pas commencer une histoire sans en connaître la fin. Jusqu'à une époque encore récente, j'en ignorais la fin, mais à présent, je la connais. Je peux donc commencer, et je commencerai à partir du tout premier jour dont je me souviens vraiment. Je devais avoir six ans. C'est curieux comme les souvenirs de jeunesse persistent longtemps, restent nets dans notre esprit, peut-être parce que nous vivons nos jeunes vies avec plus d'intensité. Tout est frais, nouveau, se produit pour la première fois, tout est inoubliable. Et nous avons plus de temps pour être, pour regarder autour de nous. Curieux aussi comme les événements de mes dernières années, de mes années d'adulte, sont plus flous dans ma mémoire, moins distincts. Plus on vieillit, plus le temps prend de la vitesse. La vie passe en un clin d'œil et s'achève bien trop tôt.

Trois cheminées rouges et un orchestre

Nous étions une douzaine dans le navire, de tous les âges, garçons et filles, nous étions tous montés sur le pont, au départ de Liverpool, tandis que les mouettes tournoyaient et piaillaient au-dessus de nos têtes, criant au revoir. Je me dis qu'elles nous saluaient à tire-d'aile. Aucun de nous ne parlait. C'était un jour gris, avec du crachin dans l'air et de grandes grues tristes qui s'inclinaient sur le bateau depuis les quais, tandis que nous passions dans un nuage de fumée. C'est le seul souvenir qui me reste de l'Angleterre.

Le pont vibrait sous nos pieds. Les moteurs grondaient et trépidaient, tandis que le grand paquebot tournait lentement, se dirigeant vers la pleine mer, dans les nappes de brume qui affluaient de l'horizon. Les bonnes sœurs nous avaient dit que nous partions pour l'Australie, mais cela aurait aussi bien pu être pour la lune. Je n'avais pas la moindre idée de l'endroit où se trouvait l'Australie. Tout ce que je savais, à l'époque, c'était que ce navire m'emmenait quelque part au loin, de l'autre côté de l'océan. La sirène du bateau hurla, hurla encore,

m'assourdissant, en dépit de mes efforts pour me boucher les oreilles. Quand ce fut fini, je serrai dans ma main la clé que j'avais passée autour de mon cou, la clé que Kitty m'avait donnée. Je me promis, et je lui promis, que je reviendrais un jour. J'éprouvai à ce moment une tristesse si profonde qu'elle ne m'a plus jamais quitté. Mais je sentis aussi que tant que je garderais la clé de Kitty, j'aurais de la chance, et que ça irait.

Je suppose que nous avons dû passer par le canal de Suez. Comme la plupart des grands paquebots de ligne de l'époque à destination de l'Australie. Mais je ne peux pas dire que je m'en souviens. Pourtant, je me rappelle un tas de choses : les trois cheminées rouge vif, la musique de l'orchestre qui jouait pour les premières classes, où nous n'avions pas le droit d'aller – une fois, ils ont même joué *London Bridge is Falling Down* – et j'étais ravi, car c'est un air qui me rend toujours heureux quand je l'entends. Je me rappelle les vagues colossales, plus hautes que le pont du navire, vertes ou grises, ou parfois d'un bleu très profond, les groupes de dauphins argentés qui dansaient, et toujours, même quand le temps était à la tempête, les oiseaux de mer qui frôlaient les vagues, ou planaient haut dans le ciel au-dessus des cheminées. Et puis il y avait la mer immense, immense tout autour de nous, cette mer sur laquelle j'avais l'impression qu'on voguerait éternellement, aussi vaste que le ciel lui-même. C'est l'immensité de tout cela dont je me souviens, des étoiles la nuit, des millions d'étoiles. Mais surtout, j'ai vu mon premier albatros. Il surgit un jour d'une vague étincelante, vola

droit au-dessus de ma tête, et me regarda profondément dans les yeux. Je ne l'ai jamais oublié.

Ce navire fut, dans un sens, ma première maison, car c'est la première maison dont je me souviens. Nous dormions à deux sur une couchette, une douzaine ou plus entassés dans chaque cabine, tout au fond des boyaux du bateau, près du martèlement des moteurs. Nous étions à l'étroit, il faisait chaud là-dedans, ça empestait le gazole, les vêtements humides, et souvent le vomi, la plupart du temps à cause de moi. Je me trouvais avec un tas de garçons, tous plus grands, certains même beaucoup plus âgés que je ne l'étais.

J'eus des ennuis pratiquement dès le début. Ils me traitaient de « mauviette » parce que je me berçais le soir avant de m'endormir en chantonnant *London Bridge is Falling Down*, et parce que je pleurais quelquefois. Un jour, l'un d'entre eux s'aperçut que j'avais mouillé mon lit, et ils ne me permirent jamais de l'oublier. Ils me menaient la vie dure, et m'en faisaient voir de toutes les couleurs. Ils me frappaient à coups d'oreiller, cachaient mes vêtements, cachaient mes chaussures. Parfois même, et c'était le pire, ils me mettaient en quarantaine, refusaient de me parler, ignoraient même mon existence. Je les détestais vraiment à ces moments-là. Ils me réservaient cette punition particulière lorsque j'étais dans la situation la plus lamentable, que j'avais été malade dans la cabine.

Le mal de mer était mon ennemi le plus redoutable. Il me surprenait fréquemment et violemment. Je commençais par faire comme n'importe qui – je vomissais

par-dessus le bastingage – quand j’arrivais à temps jusque-là. Ce fut lors de l’une de ces pénibles séances qu’un jour je rencontrai Marty. Alors que nous vomissions ensemble, l’un à côté de l’autre, nos regards se croisèrent, et chacun partagea la détresse de l’autre. Je vis dans ses yeux qu’il se sentait aussi mal que moi. Cela m’aida, d’une certaine façon. C’est ainsi que commença notre amitié. Un marin, pris de pitié, s’approcha gentiment de nous. Il nous donna un conseil : quand la mer devient agitée, nous dit-il, il faut descendre le plus bas possible. C’est le meilleur endroit, car au fond du bateau on sent beaucoup moins le roulis. Nous suivîmes donc son conseil, et ça marchait – le plus souvent. Marty venait dans ma cabine, ou j’allais dans la sienne. Mais parfois j’étais pris par surprise, et je vomissais sur le plancher. Je nettoyait, bien sûr, mais je ne pouvais pas faire disparaître l’odeur, et si ça se passait dans ma cabine, les autres me mettaient de nouveau en quarantaine. Pour éviter de les affronter, je recherchais de plus en plus la compagnie de Marty. Je pense que je me sentais en sécurité auprès de lui. Il était beaucoup plus âgé que moi, il devait avoir une dizaine d’années, et il l’était même plus que les garçons de ma cabine, il était plus grand aussi – le plus grand de tous –, et c’était quelque chose qui comptait parmi nous. Je ne lui ai jamais demandé de me protéger, je ne suis pas allé jusque-là. Mais je savais qu’il pourrait le faire, et c’est ce qui finit par arriver.

Nous étions sur le pont, tous les deux, en train d'observer un albatros planer sur les vagues – comme moi, Marty adorait les albatros – quand une bande de garçons de ma cabine arriva brusquement par-derrrière. C'étaient tous des types du Nord, et parfois j'avais du mal à comprendre ce qu'ils disaient. L'un d'eux, leur chef, Wes Snarkey, commença à me traiter de tous les noms, et à se moquer de moi, je ne me rappelle pas pourquoi. Je n'étais qu'« un pauvre merdeux de Londonien » ! Marty regarda fixement Wes pendant un moment. Puis il marcha droit sur lui, et l'étala par terre d'un coup de poing. Il dit alors très calmement : « Moi aussi, je suis londonien. » Ils déguerpirent tous, et après cet épisode, la vie devint beaucoup plus facile pour moi dans la cabine. Il y faisait toujours aussi chaud et humide, elle était toujours aussi bondée, sentait aussi mauvais, mais au moins on me laissait plus ou moins tranquille. Tout cela, grâce à Marty.

Ce fut également Marty qui m'expliqua les choses : pourquoi nous étions sur ce bateau, où nous allions et dans quel but. Je ne sais pas ce que j'avais compris au juste avant qu'il me parle, ni même si j'avais compris quoi que ce soit. Nous allions en Australie, c'était le seul fait dont j'étais sûr. Nous avions tous été choisis parmi d'autres orphelins d'Angleterre, m'expliqua Marty, pour aller vivre en Australie – c'est ce qu'on lui avait dit. L'Australie, me raconta-t-il, était un pays tout neuf, où il n'y avait pas eu la guerre, qui n'avait pas connu les bombardements ni le rationnement, où il y avait plein de nourriture à manger, de parcs

immenses où jouer, et de plages aussi. Nous pourrions aller nager autant que nous le voudrions. Je lui avouai que je ne savais pas nager, et il me répondit qu'il me montrerait comment faire, que j'apprendrais vite. En plus, ajouta-t-il, on ne nous enverrait plus dans un orphelinat, comme ceux dans lesquels nous avons grandi, nous irions habiter dans des familles qui désiraient s'occuper de nous. Étant donné tout ce qui nous attendait là-bas, ça valait la peine d'avoir le mal de mer pendant quelque temps, non ? Rien au monde ne justifiait d'avoir le mal de mer, lui répondis-je, et je fis le serment de ne plus jamais mettre les pieds sur un quelconque navire ou bateau d'aucune sorte, pour tout l'or du monde.

C'est un serment que j'ai singulièrement omis de tenir – et à de nombreuses reprises.

Pendant ce long voyage vers un avenir incertain, Marty me remonta le moral. Il devint un grand frère pour moi, je lui parlai donc de Kitty, lui confiai qu'elle était restée là-bas, et lui dis à quel point elle me manquait. Je lui montrai la clé porte-bonheur qu'elle m'avait donnée. Je ne pouvais jamais penser à elle, ni même prononcer son nom, sans pleurer. Mais cela ne semblait jamais déranger Marty. En revanche, ce qui le dérangeait vraiment, c'était que je fredonne *London Bridge is Falling Down* ; il me reprocha de chanter toujours la même chose et me demanda si je ne pouvais pas changer d'air. Je lui répondis que je n'en connaissais pas d'autre. D'après lui, Kitty viendrait probablement en Australie sur un autre bateau, il n'y avait pas

eu assez de place sur celui-ci, et on n'avait pas pu la laisser embarquer, je la reverrais donc bientôt. Ainsi était Marty, toujours plein d'espoir, toujours sûr que les choses s'arrangeraient. Mais Marty, comme je le découvris plus tard, n'espérait pas seulement que ça aille mieux, il faisait tout ce qu'il pouvait pour que ça aille vraiment mieux.

Il faut des gens comme Marty, ne serait-ce que pour nous aider à tenir. Même si les choses ne semblent pas se passer comme on le voudrait, on a besoin de sentir qu'elles vont s'arranger, que tout finira bien. Si on n'y croit pas, et parfois dans ma vie j'ai perdu cet espoir, alors nous attend un profond trou noir, un trou noir que je n'ai que trop bien connu quelques années plus tard. Marty m'a beaucoup appris à bord de ce bateau, sur l'espoir, sur l'amitié. Tout le monde l'appelait Hardi Marty, et ce surnom lui allait à la perfection.

Kookaburras, cacatoès et kangourous

Au cours de ma vie, je suis entré dans des dizaines de ports à travers le monde. Aucun d'entre eux n'est aussi impressionnant que Sydney. Liverpool avait été sombre et gris quand nous étions partis, Sydney était bleu, parfumé, brillant, beau, et embaumait. Je n'oublierai jamais cette arrivée. Nous avons atteint le port le matin, sur notre grand navire aux cheminées rouges, la sirène rugissant pour nous annoncer fièrement. Et je sentais que je faisais partie de cette nouvelle splendeur.

Nous nous penchions, Marty et moi, par-dessus le bastingage, regardant éblouis, enfiévrés – je crois que c'est le mot qui convient le mieux. Tout était nouveau et merveilleux pour moi, la tiédeur de la brise, les centaines de voiliers voguant dans la baie, leurs voiles blanches gonflées par le vent, le Sydney Harbour Bridge, ce pont si majestueux, les maisons aux toits rouges sur les collines environnantes, et la mer – je ne savais pas que le bleu pouvait être si bleu. Aucun endroit n'aurait pu être plus beau. Je n'avais aucun doute : nous entrions

au paradis. Et tandis que le navire se rapprochait lentement du quai, je vis que tout le monde agitait la main vers nous en souriant. Nous fîmes signe à notre tour. Et Marty mit ses doigts dans sa bouche pour siffler. Soudain, j'étais plein d'espoir. Je rayonnais de bonheur, et Marty aussi. Il avait passé son bras autour de mon épaule. « Je te l'avais dit, Arthur, n'est-ce pas ? Un pays tout neuf. Tout ira bien, maintenant. »

Au milieu de l'agitation et du chaos des docks, ils nous rassemblèrent, nous les enfants, firent l'appel, puis, sans nous expliquer pourquoi, ils nous divisèrent en petits groupes. Lorsque je vis ce qui se passait, je ne quittai plus Marty d'une semelle. Je ne voulais surtout pas qu'on nous sépare. Or ce fut justement ce qu'ils essayèrent de faire. Marty m'attrapa par le bras, le tint fermement, et me dit de rester exactement là où j'étais, à côté de lui. Aussi rapide que l'éclair, il dit : « Lui et moi, monsieur, nous sommes cousins. Je vais là où va Arthur. Là où je vais, Arthur va. » L'homme qui cochant nos noms sur sa liste répondit que c'était impossible, que des dispositions avaient déjà été prises, et qu'on ne pouvait pas les changer. Il était catégorique, et désagréable aussi. Il cria à Marty de la fermer et de faire ce qu'on lui disait. Comme tout le monde sur le quai, il parlait anglais, mais ça ne ressemblait pas du tout à la langue qu'on connaissait en Angleterre. Je reconnaisais les mots, certains d'entre eux, mais leurs sonorités étaient étranges et différentes.

Marty ne haussa pas la voix, il ne cria pas. Il ne se mit

pas à trépigner ni à gesticuler. Marty, je le découvris alors, avait une façon à lui, bien particulière, de s'opposer à l'autorité. Il parla avec le plus grand calme, très poliment, en regardant l'homme fixement. « Nous restons ensemble, monsieur », dit-il. Et c'est ce que nous fîmes, de sorte que je me retrouvai un peu plus tard ce matin-là assis à côté de Marty dans un car qui sortait de Sydney et se dirigeait vers la rase campagne. Nous étions dix dans ce car, tous des garçons, et en regardant autour de moi, je fus soulagé de voir qu'un seul des garçons qui avaient partagé ma cabine était présent. Il s'agissait de Wes Snarkey, celui que Marty avait frappé un jour sur le pont – il ne m'avait plus jamais embêté par la suite, ça ne me dérangeait donc pas de le voir là. Dame Fortune m'avait vraiment souri – c'est en tout cas ce que je crus sur le moment.

Le chauffeur, qui paraissait être un type bavard et cordial, nous expliqua qu'il nous emmenait au ranch Cooper, une grande ferme à presque cinq cents kilomètres de là. Il faudrait toute la journée pour y arriver. Nous ferions bien de nous installer confortablement et de dormir. Mais nous ne suivîmes pas son conseil. Aucun de nous, d'ailleurs. Il y avait trop de choses à découvrir, trop de merveilles que nous n'avions jamais vues. Pour commencer, un espace immense, pratiquement sans maisons, pratiquement sans personne. Et je n'étais pas au bout de mes surprises, ce premier jour en Australie. Les animaux, les oiseaux nous semblaient aussi étranges et différents que le paysage lui-même. Le chauffeur du car nous disait leurs noms qui nous parurent

aussi bizarres que les animaux eux-mêmes : kookaburras, cacatoès, kangourous et opossums. Même les arbres étaient différents de ceux que nous avions en Angleterre. Il y avait des gommiers et des acacias australiens. Nous n'étions pas simplement dans une autre campagne, nous avions l'impression de nous trouver sur une autre planète. Et la surface broussailleuse de cette planète semblait continuer à perte de vue, plate de tous les côtés jusqu'à l'horizon qui miroitait, bleu, brun, vert. Les villes que nous traversions ne ressemblaient pas non plus aux villes que je connaissais. Les rues étaient larges, grandes, poussiéreuses, et toutes les maisons étaient basses. Quand on voyait une autre voiture, c'était une surprise.

J'avais chaud, soif, je me sentais sale dans ce car, et je me disais que le voyage ne finirait jamais, mais j'étais heureux. J'étais heureux d'être arrivé, heureux de ne plus avoir le mal de mer. Nous ne sentions presque pas la fatigue, tellement nous étions surexcités. C'était une nouvelle aventure dans un monde nouveau. Nous faisons un tour en car au pays des merveilles, et nous adorions ça, nous profitons de chaque instant.

Le soir tombait lorsque nous arrivâmes au ranch Cooper, mais on voyait encore bien. On découvrit donc que c'était un endroit isolé, à l'écart au milieu du bush, cette immense étendue de buissons et d'arbres qu'il y a en Australie, et que c'était une ferme. On en sentit d'ailleurs immédiatement l'odeur, dès que l'on descendit du car. Il y avait d'énormes étables un peu partout, et l'on entendait le bétail s'agiter, remuer à l'intérieur.

De plus loin, dans l'obscurité, nous parvenait le bruit d'un ruisseau qui coulait, ainsi que le cancan rauque de canards. Un disque émettait de la musique qui sortait du bâtiment principal de la ferme, couvert d'un toit de tôle ondulée, et entièrement entouré d'une véranda. Au début, je crus que c'était l'endroit où nous allions tous vivre, mais on nous conduisit plus loin, nos valises à la main, le long d'un sentier sale, à l'intérieur d'un enclos entièrement clôturé. Au milieu se trouvait une longue cabane en bois avec des marches à une extrémité, et une véranda.

– Votre nouvelle maison, nous dit l'homme, en ouvrant la porte.

Je ne fis pas très attention à lui, pas à cet instant. J'étais trop occupé à regarder autour de moi. L'aiguille du phonographe restait bloquée dans le disque rayé tandis que je me tenais là. Je ne peux jamais repenser au ranch Cooper sans entendre bégayer impitoyablement dans ma tête ce fragment de cantique : « Quel ami nous avons en Jésus, avons en Jésus, avons en Jésus, avons en Jésus... » Je ne le savais pas encore, mais c'était la sinistre ouverture d'un oratorio annonçant les années les plus sombres de ma vie.

Le ranch Cooper, Piggy Bacon et l'œuvre de Dieu

Je pense que c'est à partir du moment où on nous a enfermés pour la première fois dans la cabane-dortoir du ranch Cooper, où nous avons entendu qu'on fermait la porte à clé derrière nous, que j'ai détesté les murs autour de moi et les portes closes. Chez moi, je ne verrouille jamais les portes – jamais. Depuis le ranch Cooper, les portes et les murs me donnent l'impression d'être prisonnier. J'allais découvrir, comme les autres, non pas l'impression d'être prisonnier, mais ce qu'est réellement la condition de prisonnier. Pis encore, nous étions des esclaves.

J'ai eu beaucoup de temps pour réfléchir à tout cela depuis lors. Je suis toujours en colère quand je repense au ranch Cooper, à ce qu'on nous a fait là-bas. Mais nous n'étions pas les premiers. Environ deux cents ans avant que nous ayons été envoyés d'Angleterre en Australie, d'autres faisaient déjà le même voyage que nous. Ils venaient enchaînés dans les boyaux puants des cargos.

Nous étions peut-être venus dans un beau paquebot, avec des cheminées rouge vif et un orchestre, mais nous étions prisonniers autant qu'ils l'avaient été. Et ils avaient sans doute découvert, comme nous-mêmes, que nous n'étions pas seulement des prisonniers, mais des esclaves aussi, et que lorsqu'on est un esclave, on ne nous prend pas seulement notre liberté, mais le reste, car nos maîtres possèdent notre être tout entier. Ils possèdent notre corps et notre âme. Or l'âme, comme nous allions le découvrir, était particulièrement importante pour eux.

Je ne peux pas dire que j'aie compris grand-chose, cette première nuit au ranch Cooper, tandis qu'allongé sur ma couchette je serrais ma clé porte-bonheur dans l'obscurité étouffante du dortoir, mais je savais déjà que le rêve était mort. Marty, sur la couchette à côté de moi, restait muet de consternation, de même que nous tous. Il pleura cette nuit-là, ce fut la seule fois où j'entendis Marty pleurer. Je savais désormais que ce pays tout neuf où nous venions d'arriver n'était pas un paradis. C'était, et nous allions le découvrir rapidement, l'enfer sur terre – un enfer spécialement conçu pour les enfants par M. Bacon – nous l'appelions Piggy Bacon, ce porc, qui était à la fois notre geôlier, notre maître à nous ses esclaves, notre prêcheur, et notre père tout neuf.

Je peux dire honnêtement que Piggy Bacon est la seule personne que j'aie jamais eu envie de tuer dans ma vie. Mais il faut lui reconnaître qu'au moins il nous dit les choses directement. Ce premier matin au ranch Cooper, après que nous nous étions lavés avec des seaux

d'eau alignés les uns à côté des autres sur la véranda, après notre petit déjeuner de porridge tiède et plein de grumeaux, il nous expliqua exactement pourquoi nous nous trouvions là. Nous étions tous rassemblés, frissonnants, devant le bâtiment du dortoir. Mme Bacon se tenait à son côté dans sa salopette bleue et son tablier à fleurs, minuscule à côté de son énorme mari. C'était un homme massif, costaud, corpulent, au visage rougeaud, aux cheveux roux coupés ras, avec une moustache drue et rousse, de petits yeux roses – dont même les cils étaient roux. J'avais toujours l'impression qu'il avait pris feu et qu'il allait exploser. Son énorme bedaine semblait n'être retenue que par sa chemise à carreaux et une large ceinture, une ceinture que chacun de nous aurait de bonnes raisons de craindre au fil des mois. Il portait des bottes qui lui montaient jusqu'aux genoux, sur lesquelles il donnait de temps en temps des coups secs, rageurs, avec la canne qu'il tenait souvent, et qu'il utilisait pour ponctuer ses discours – discours qui, comme celui-ci, se transformaient toujours en sermons. Parfois, il tenait un fouet à la main, qu'il faisait claquer devant les chiens, le bétail ou les chevaux, ou devant nous, si l'envie le prenait. Canne ou fouet, cela nous était égal – nous craignions l'une autant que l'autre.

Mme Bacon arborait ce même sourire figé et nerveux que je lui vis si souvent par la suite. Nous ne connaissions pas la raison de sa nervosité, pas encore. Elle paraissait recroquevillée dans sa salopette – je pense qu'elle portait toujours la même, seuls les tabliers changeaient.

Je sentis dès le premier jour que Mme Bacon avait peur, qu'elle cachait quelque chose. Son visage avait perdu toute couleur. Je n'ai jamais vu de ma vie une femme avoir l'air si épuisé. Elle se tenait là, les yeux baissés, tandis que Piggy Bacon nous expliquait le pourquoi et le comment, ce qu'il fallait faire et ne pas faire au ranch Cooper.

– Vous pouvez vous estimer très heureux, commençait-il, d'avoir été pris chez nous, par Mme Bacon et moi-même. Personne d'autre ne vous aurait acceptés. Nous l'avons fait par bonté d'âme, n'est-ce pas, madame Bacon ? Par bonté d'âme, c'est tout. Vous êtes les petits dont personne d'autre n'a voulu. Vous êtes les petits jetés hors du nid, repoussés, sans maison où aller, sans personne pour s'occuper de vous, ni même pour vous nourrir. Mais nous allons le faire, n'est-ce pas, madame Bacon ? Nous allons vous nourrir, vous héberger, vous donner de quoi vous vêtir, vous apprendre à travailler dur, et à trouver les chemins qui mènent à Dieu. Qu'est-ce qu'un enfant pourrait demander de plus ? Nous sommes, Mme Bacon et moi, des croyants dignes de ce nom, de vrais chrétiens. Nous avons été élevés dans le sens du devoir. « Laissez venir à moi les petits enfants », a dit le Seigneur. Ainsi, nous nous soumettons à sa volonté, et nous vous montrerons comment vous y soumettre, vous aussi. Un enfant naît en état de péché, et doit se plier à la volonté de Dieu. Telle est notre tâche à présent, que de vous apprendre à le faire.

« Nous avons donc proposé de vous prendre chez nous, à nos frais, ne l'oubliez pas, et par pure charité chré-

tienne. Nous vous avons construit cette maison pour vous abriter – vous abriter des orages de la vie. De ces broussailles, vous nous aiderez à faire un jardin d'Éden, un paradis. Nous serons, Mme Bacon et moi, une mère et un père pour vous, n'est-ce pas, madame Bacon ? L'apprentissage qui vous mènera vers le Seigneur va commencer immédiatement. Il n'y aura ni râleries, ni paresse – je peux vous promettre que vous serez trop occupés pour être jamais oisifs. Vous travaillerez pour gagner votre pain. Et vous travaillerez parce que, sinon, c'est le diable qui occupe les mains des fainéants. Si vous travaillez, vous serez bien nourris. Si vous travaillez bien, vous pourrez jouer une heure à la fin de la journée, la dernière heure avant le coucher du soleil.

« Regardez ça ! rugit-il soudain, en agitant sa canne vers l'horizon. Regardez ! Vous voyez ? Rien. Rien que la nature sauvage à perte de vue, et ce rien continue sur des kilomètres et des kilomètres au nord, au sud, à l'est et à l'ouest. Inutile donc d'imaginer même de vous enfuir. Vous tourneriez en rond, c'est tout. Vous seriez bientôt morts de soif, vous seriez desséchés par le soleil. Les serpents vous mordraient, les crocodiles vous dévoreraient, ou les chiens sauvages, les dingos, vous mettraient en pièces. Et même si vous parveniez à survivre à tout cela, les petits Noirs vous retrouveraient très vite – ils font toujours ce que je leur dis – et ils vous ramèneraient aussitôt au ranch Cooper. Pas vrai, madame Bacon ?

Mme Bacon ne répondit pas. Elle se contenta de rester là, à côté de lui, les paupières toujours baissées, tandis qu'il continuait à tempêter.



Deux récits, deux **destinées**, deux époques pour un roman bouleversant de Michael Morpurgo, qui entraîne le lecteur dans un **voyage** de l'**enfance** vers la maturité.

En 1947, le tout jeune Arthur, séparé de sa sœur Kitty, est embarqué, comme des milliers d'autres orphelins, sur un bateau pour l'Australie. Sa vie est désormais là-bas, jalonnée d'épreuves, de rencontres extraordinaires, et illuminée par sa passion de la mer. Des années plus tard, Allie, la fille d'Arthur, s'apprête à accomplir une traversée en solitaire. Son but : franchir les océans pour gagner l'Angleterre et retrouver sa tante Kitty.

« À partir d'un fait historique, Michael Morpurgo invente une aventure humaine extraordinaire. »

Le Monde des livres

Recommandé par l'Éducation nationale

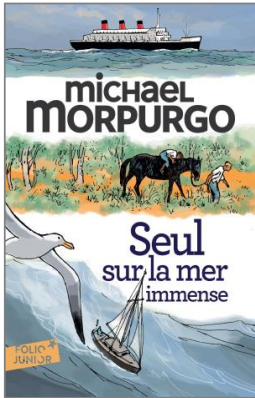


www.gallimard-jeunesse.fr

Traduit de l'anglais
par Diane Ménard

FOLIO
JUNIOR

à partir
de 11 ans



Seul sur la mer immense Michael Morpurgo

Couverture : Illustration : François Place

Cette édition électronique du livre
Seul sur la mer immense de Michael Morpurgo
a été réalisée le 03 juin 2021
par les Éditions Gallimard Jeunesse.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782075107914 - Numéro d'édition : 377574).
Code Sodis : N62426 - ISBN : 9782075040747
Numéro d'édition : 266240.

